

Olivier Garraud, *L'Office du dessin*, numéro 23, papier quadrillé, acrylique, 2022.

SPOLIER PLUS POUR POLLUER PLUS

OLIVIER GARRAUD

EXPOSITION DU 5 NOVEMBRE AU 17 DÉCEMBRE 2022

VERNISSAGE DE L'EXPOSITION LE VENDREDI 4 NOVEMBRE À PARTIR DE 18H

RENCONTRE AVEC L'ARTISTE LE SAMEDI 3 DÉCEMBRE DE 15H À 18H

SOMMAIRE

À PROPOS DE LA GALERIE RDV

1

À PROPOS DE L'EXPOSITION

2

À PROPOS DU TRAVAIL D'OLIVIER GARRAUD

4

OLIVIER GARRAUD

5

ÉTANT DONNÉ LA SITUATION NOUS NE CHANGERONS RIEN
AGNÈS VIOLEAU

7

ENTRETIEN AVEC OLIVIER GARRAUD
VALÉRIE TOUBAS ET DANIEL GUIONNET

10

BLACK ATLAS, LES EFFIGIES FANTÔMES
FRÉDÉRIC EMPROU

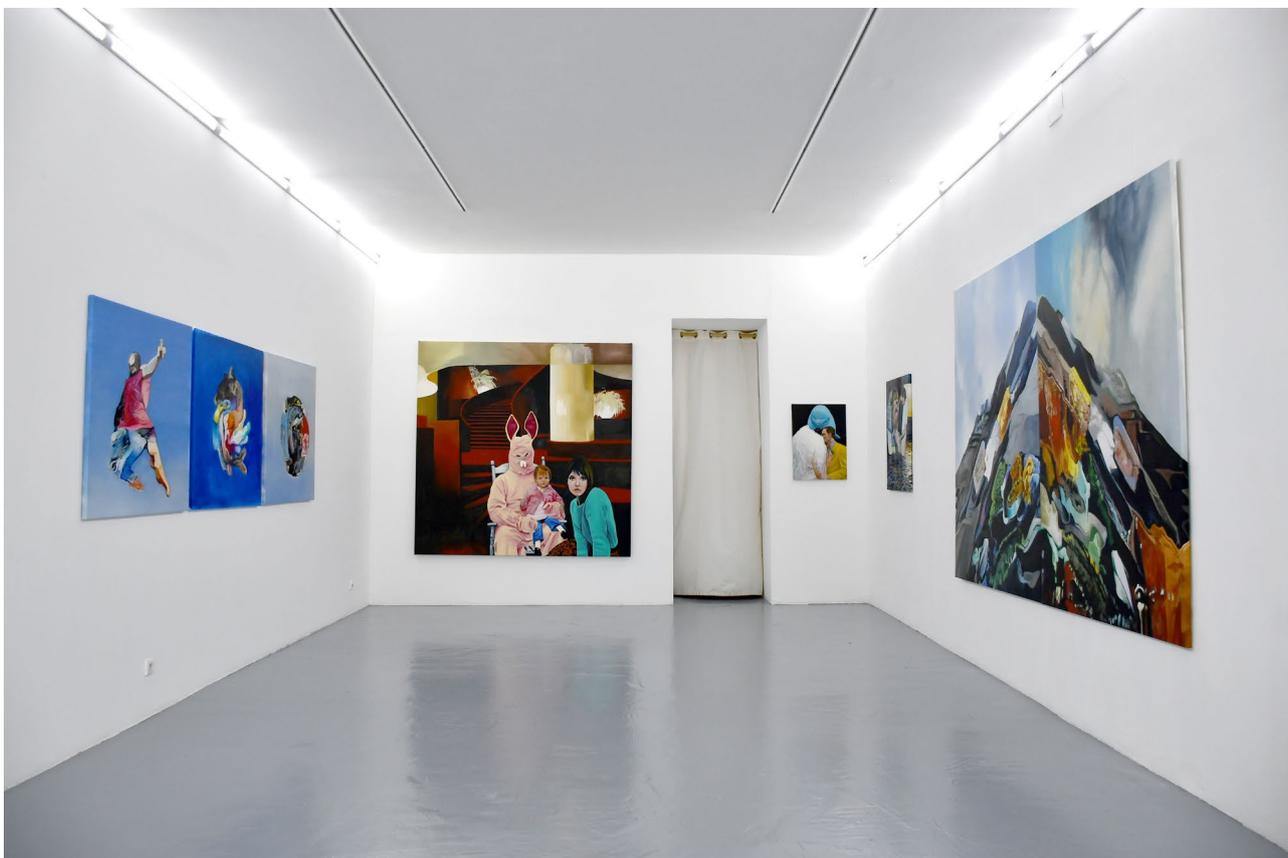
14

À PROPOS DU PRIX DES ARTS VISUELS
DE LA VILLE DE NANTES

16

CONTACT

17



Exposition *Until Life* de Guillaume Mazauric, Nantes, 2022. ©Galerie RDV

À PROPOS DE LA GALERIE

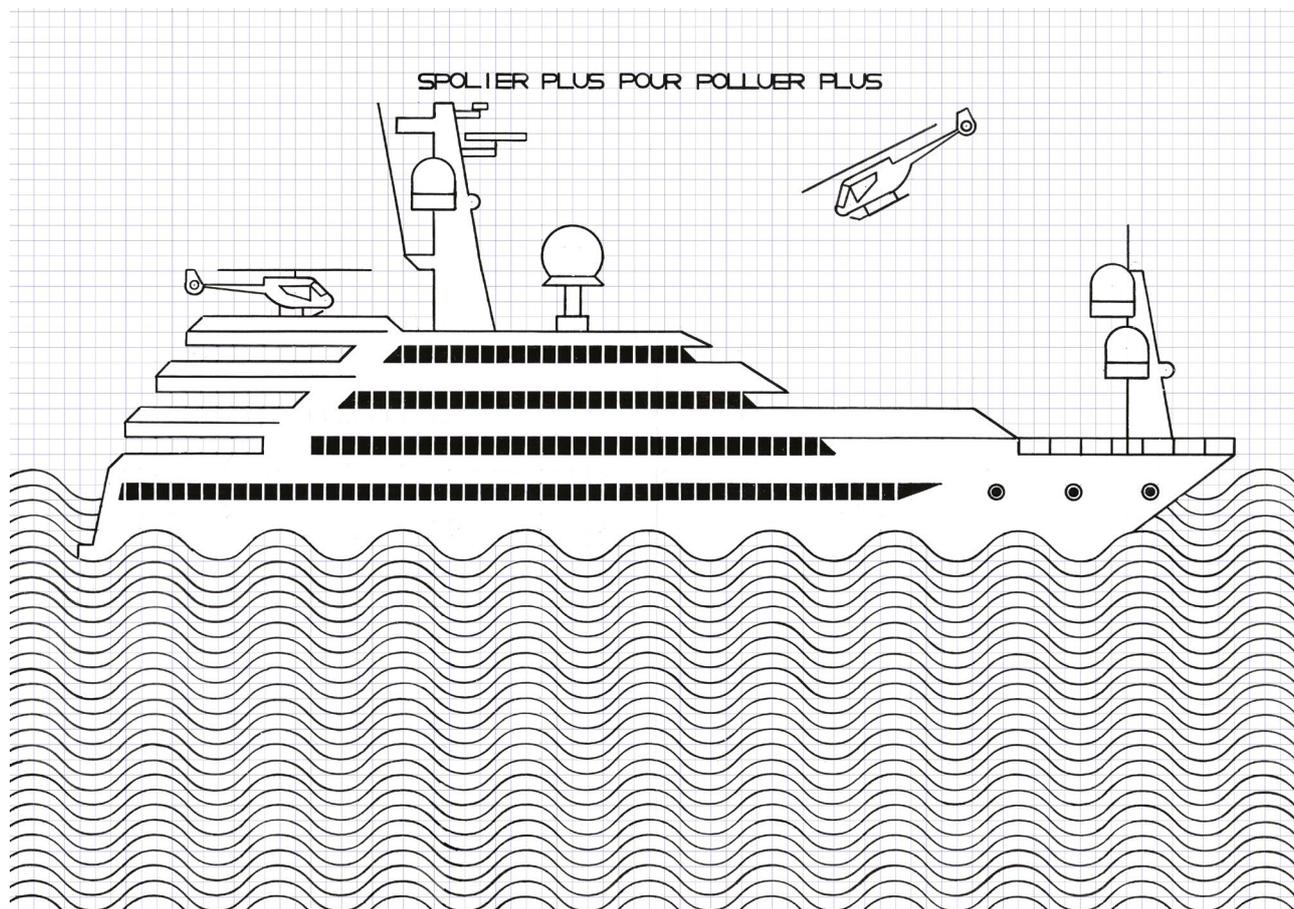
Créée en 2007 par l'artiste plasticien Jean-François Courtilat, l'association RDV se consacre à la création contemporaine, proposant un espace de découvertes et d'échanges pour les artistes et les publics. RDV fait suite à la Galerie Ipso Facto, basée à Nantes de 1997 à 2007 et lieu important pour la création et les plasticiens.

La galerie accueille en moyenne sept expositions annuelles et en organise deux ou trois en dehors de ses murs. Toutes sont des projets inédits. La création contemporaine se distingue aujourd'hui pour sa pluralité de medium : photographie, peinture, sculpture, vidéo, performance... Et c'est en fonction de cette richesse que la programmation de RDV se construit, n'excluant aucune expression plastique et proposant ainsi une programmation généreuse et sans cesse renouvelée. Chaque exposition est une carte blanche pour un plasticien, invité pour son travail artistique avec une totale liberté de production.

RDV, c'est un lieu non pas commercial mais un espace expérimental pour les différents acteurs de la scène des arts plastiques. Un lieu pour accueillir le public, l'informer et lui montrer la richesse et le dynamisme de l'art contemporain.

La galerie RDV a pour objectif de rendre l'art contemporain accessible au plus grand nombre. Ainsi, l'entrée est libre et une médiation est proposée aux visiteurs pour chaque exposition. RDV propose également des visites commentées gratuites pour les groupes et scolaires.

RDV
Galerie d'art contemporain



Olivier Garraud, *L'Office du dessin*, numéro 23, papier quadrillé, acrylique, 2022.

À PROPOS DE L'EXPOSITION

Du 5 novembre au 17 décembre 2022, RDV présente : *Spolier plus pour polluer plus*, une exposition de l'artiste plasticien Olivier Garraud, lauréat du Prix des Arts Visuels de la Ville de Nantes en 2013.

L'OFFICE DU DESSIN

Que cache ce titre délicatement guindé et bureaucratique, *L'Office du dessin* ? Ce projet d'envergure, qui poursuit sa croissance depuis 2016, révèle une entreprise aux ambitions paradoxales. Dans la forme, Olivier Garraud défend une esthétique modeste, « qui n'aurait l'air de rien » : son support, la feuille quadrillée, renvoie aux dessins des cahiers d'école, de ceux qui comblent l'ennui et autorisent de petites et grandes échappées. L'artiste utilise toujours les mêmes outils, des règles, des feutres, parfois des Rotring, et il se restreint strictement au noir et au blanc.

Haut et fort, son expression graphique manifeste la pertinence de se dispenser de talent, d'arrêter de vouloir bien dessiner : une manière d'affirmer une autre voie, primitive et plus transversale, où le dessin s'échappe de l'art pour rejoindre l'économie du fanzine, l'efficacité des strips synthétiques des comics ou l'ascétisme du schéma technique. *De facto*, le dessin d'Olivier Garraud ne pavane pas, il va à l'essentiel, en empruntant des chemins de non virtuosité, des représentations parfois maladroites, des perspectives qui n'en sont pas vraiment.

Armé de cet outil fragile, l'artiste façonne son atlas personnel, qui comptabilise aujourd'hui 150 dessins numérotés et assumés en tant qu'*Office du dessin*. Les enjeux de ce corpus continuellement augmenté sont encyclopédiques et philosophiques : en effet, *L'Office du dessin* aspire à ressaisir ce vaste lieu commun, au sens propre comme au sens figuré, qu'est le monde. Sur un mode allusif et éclaté, sans avoir l'air d'y toucher, Olivier Garraud aborde les grands enjeux idéologiques du XX^e siècle et sonde la psyché humaine, le tout avec une sorte de distance mélancolique et d'humour à froid.

MOTS ET MOTIFS

Le langage joue un rôle central dans *l'Office du dessin* : Olivier Garraud porte une attention particulière aux mots et à leurs possibles instrumentalisation. Il cite la critique des médias avancée par le linguiste et militant américain Noam Chomsky¹, et ses dessins posent souvent la question des effets des médias dans nos « démocraties de marché », intégrant des messages synthétiques, ou des légendes en forme de slogans. Tout y passe : le déterminisme social, le football, le culte de la personnalité, le consumérisme, les conspirations, Dieu... Dans l'esprit, *l'Office du dessin* pourrait rappeler Raymond Pettibon, pour ses dessins à l'encre noire, faussement maladroits, généralement assortis de commentaires engagés, énigmatiques et parfois violents. Chez l'artiste américain, on perçoit aussi des réminiscences grimaçantes de la bande dessinée américaine des années 1940-1950, et le désir constant de prendre pour sujet d'étude l'imaginaire collectif. S'il partage ce dernier point, Olivier Garraud choisit une tout autre esthétique graphique qui prend sa source dans le *retrogaming*, les écrans « Press Start », les bornes d'arcade et la Megadrive – un univers pixelisé qui répercuterait le lointain écho de la grille moderniste. Côté iconographie, certains motifs apparaissent de façon récurrente : le supermarché, la barrière, l'automobile, le salon générique des sitcoms télévisuelles... autant d'environnements qui racontent nos sociétés fragmentées et leur désenchantement palpable.

NOYAU NOIR, PÉRIPHÉRIE BLANCHE

Au fil de ses différents accrochages, *l'Office du dessin* s'adapte au lieu : Olivier Garraud prend en compte des considérations esthétiques et sémantiques, et fonctionne à l'intuition. Le regard circule librement au sein de cette polyphonie dessinée, ce grand bourdonnement où la symbiose du texte et de l'image traduit la simultanéité de plusieurs niveaux de perception. Écosystème complexe, traversé d'aphorismes et de saillies graphiques, *l'Office du dessin* connote nos questionnements existentiels et nos croyances, cartographiant l'esprit du temps, entre empathie et causticité.

Eva Prouteau, extrait de *Quadrillé le sens de la vie*, 2018

1. Notamment, *La Fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*, avec Edward Herman, Agone, 2008.



Olivier Garraud, Extrait de la série *L'Office du dessin*, formats 21x29,7cm et homothétique, papier quadrillé, posca, série au long court.

À PROPOS DU TRAVAIL D'OLIVIER GARRAUD

Sa pratique se veut minimaliste dans le médium et la facture. Utilisant systématiquement le noir et blanc, cet artiste privilégie le dessin sous forme animée ou figée. Son support de prédilection est la feuille quadrillée, similaire aux fiches bristol utilisées par les écolier.ère.s. Synonyme de cadre voire de contrainte, la feuille devient pourtant le point de départ d'une liberté créative qui ouvre la voie à son imaginaire. L'usage du dessin, allié aux mots, permet une réflexion sur les absurdités et les contradictions actuelles de la société. L'artiste joue ainsi avec les sens et les contresens possibles dans un espace où les opinions peuvent se confronter. Ils sont convoqués par la voie de l'humour. Ces dérisions permettent d'aborder des sujets controversés tels que la répression policière, la défiance politique ou encore le capitalisme.

Dans ses expositions, les phrases chocs côtoient dessins et sculptures illustrant un monde en noir et blanc qui met en exergue l'absurdité de la société et ses incohérences. A travers des scénographies immersives, l'artiste pousse les visiteurs à se questionner sur leurs propres contradictions. Il les invite à prendre part aussi aux sujets qu'il soulève comme notamment l'écologie, l'éthique et la politique. Derrière un esprit provocateur cher à nos caricaturistes, la liberté d'expression d'Olivier Garraud montre à quel point le monde actuel, binaire et manichéen, noir ou blanc, comme la gamme chromatique qu'il utilise, laisse peu de place aux débats philosophiques et constructifs.

« Pour moi le dessin a toujours été un langage à part entière. L'écriture est arrivée pour le compléter, avec les schémas dont j'ai parlé à l'instant. L'échelle, par exemple, qui est le premier dessin de la série *L'Office du dessin*, comporte trois bulles distinctes et est associée à un barreau et donc à une forme de hiérarchie. De haut en bas on pouvait lire les inscriptions suivantes : « C'est bien légitime », « Je ne peux pas me plaindre » et « C'est la faute de la société ». C'est un dessin ambivalent, qui pourrait mettre d'accord des individus qui ont pourtant des cultures politiques diamétralement opposées, mais ce n'est pas la question. Pour répondre simplement, le langage écrit et dessiné s'articule de façon complémentaire dans des proportions différentes. Selon les cas c'est plus facile avec des mots ou parfois avec un dessin ou une combinaison des deux.

Pour moi le langage, qu'il soit dessiné ou écrit, opère comme une sorte de sésame. Il faut le modeler, lui donner les contours les plus à même de toucher aux réels, des affects, de la culture et de l'actualité, selon où on veut aller. »

Extrait d'*Entretien de confinement avec Olivier Garraud* par Doriane Spiteri et Benoit Razafindramonta, Point Contemporain, 2020.



Olivier Garraud, *Étant donné la situation nous ne changerons rien*, Cité internationale des arts de Paris, commissariat d'Agnès Violeau, 2019. © Rebecca Fanuele

OLIVIER GARRAUD

Olivier Garraud est né en 1983. Il vit et travaille actuellement entre Saint-Nazaire, Nantes et Paris. Il est diplômé de l'École des Beaux-Arts de Nantes en 2010. Il est représenté par la galerie Modulab à Metz.

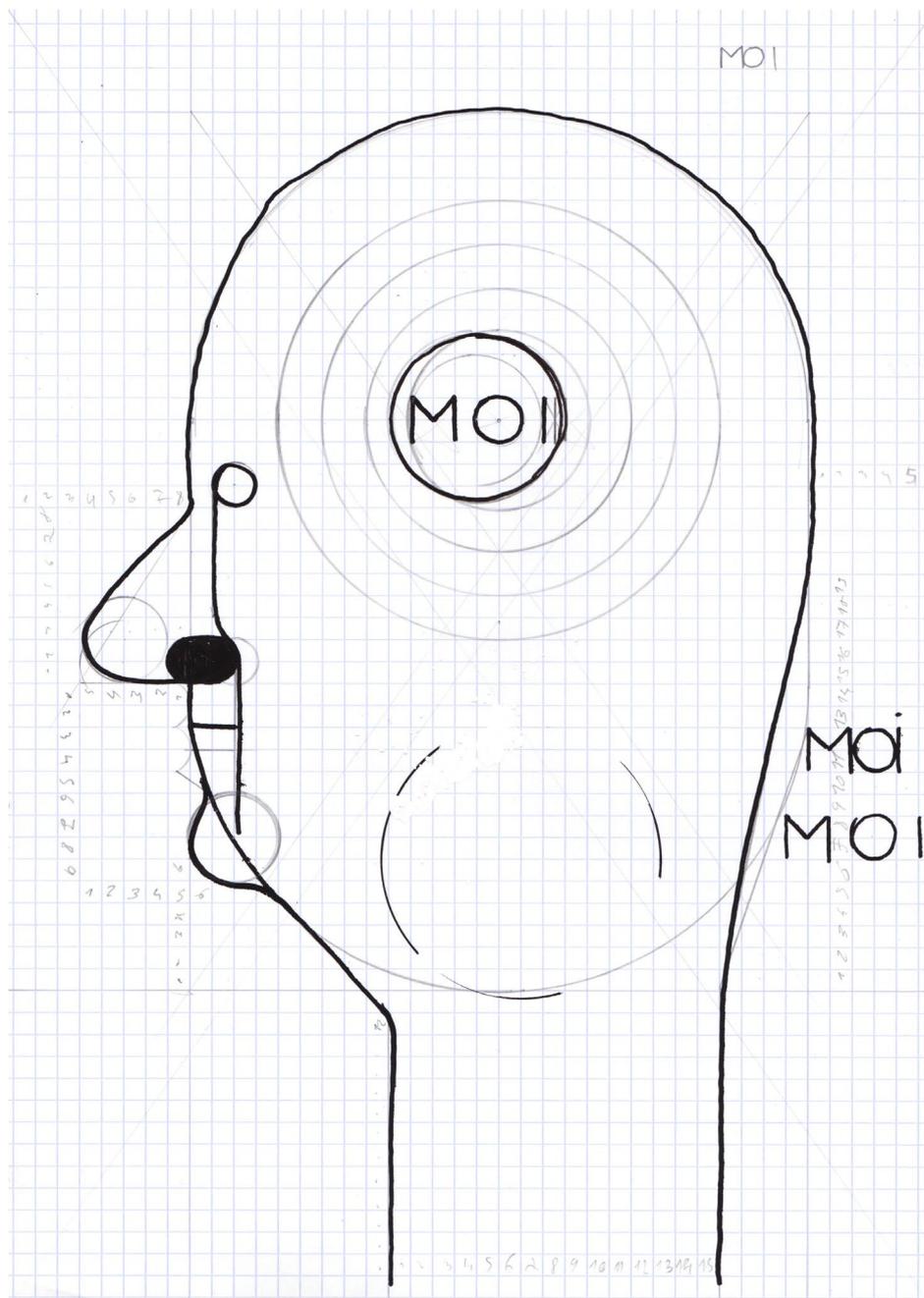
Olivier Garraud a récemment montré son travail l'occasion de l'exposition *La convergence des formes* à la Galerie Laizé (Bazouges-la-Pérouse) et *Signaux noirs* à Galerie Modulab (Metz) en 2021. En 2021, il participe également à l'exposition collective *Desperanto* organisée par Zebra3 à Bordeaux. En 2020, il réalise une résidence à la Cité internationale des Arts de Paris. En 2019, il propose l'exposition *L'office du dédain* dans le cadre d'une résidence à L'aparté (Iffendic) et *La vie mode d'emploi* en collaboration avec le Frac Pays de la Loire à Nozay.

Il reçoit le Prix des Arts visuels de la ville de Nantes en 2013.

Ces œuvres sont présentes dans des artothèques, notamment celles de Strasbourg, Angers et Nantes.

<https://www.oliviergarraud.com>

@oliviergarraud



Olivier Garraud, *L'Office du dessin*, numéro 64, papier quadrillé, acrylique, 2017.



Olivier Garraud, *Vue d'atelier*, *Signaux noirs*, dimensions variables, ouate cardée, tintée, structure acier, 2020/2021. © Germain Herriau

ÉTANT DONNÉ LA SITUATION NOUS NE CHANGERONS RIEN**AGNÈS VIOLEAU****2019**

Dès qu'elle est proférée, la langue entre au service d'un pouvoir. (...)

Dans la langue, donc, servilité et pouvoir se confondent inéluctablement.¹

À l'occasion d'une résidence à la Cité des Arts donnant lieu à une exposition, Olivier Garraud présente pour la seconde fois son travail à Paris. Intitulée *Étant donné la situation nous ne changerons rien*, un titre jouant sur différents registres, l'exposition regroupe une sélection d'œuvres issues de l'*Office du dessin* - protocole de travail dans lequel l'artiste range ses travaux réalisés au crayon posca sur papier - ainsi qu'un film d'animation. Diplômé des Beaux-Arts de Nantes, Olivier Garraud développe une pratique compilatoire centrée sur le dessin noir et blanc, figé ou animé. Le médium s'y déploie dans son potentiel transitif, plaçant la parole et le geste, dans sa temporalité, au cœur des espaces.

Au croisement de plusieurs imaginaires, le travail d'Olivier Garraud interroge les lignes de partage d'un même lieu, celui de la feuille. Collision entre de l'intimité d'un médium longtemps dit « préparatoire » et de la sphère publique, des opinions omniprésentes, le trait de l'image comme du texte plastique insuffle ici une réflexion critique sur les contradictions et les maux des sociétés urbaines. L'artiste joue avec les codes de représentations. Teinté d'un humour noir comme l'encre du posca, le travail mêle emprunts à la culture élitiste (références à la peinture de genre, à l'hypergraphie et méca-esthétique lettriste, à l'art minimal) et populaire (bande-dessinée, slogans de publicité, industrie télévisuelle et domestique, société du divertissement, iconographie du quotidien, réseaux sociaux, science-fiction etc. ...). Olivier Garraud se saisit d'un outil d'action directe, le dessin critique, pour ériger une réalité, elle, de moins en moins tangible. Cet emboîtement d'espace, d'iconographies et d'énoncés, dont le sens émerge souvent dans un second temps, révèle une puissante force narrative, autant qu'une économie réticulaire, (l'usage du crayon) proche du *do it yourself*.

L'Histoire de l'art traverse en filigrane le corpus de l'*Office du dessin* qu'Olivier Garraud réalise, de manière systématique, sur des fiches bristol de comptabilité. Ces feuilles quadrillées lui permettent un dessin matriciel. Hormis l'évocation nostalgique du cahier d'écolier, cette « mise au carreau » est aussi celle du dessin académique. La technique, jadis utilisée pour la composition d'œuvres de grands formats, à partir de croquis ou dessins préparatoires sur papier met en première ligne le rapport d'échelle (qui est aussi le sujet de l'un des dessins présentés), renvoie à la matérialité du médium comme à la reproductibilité sans fin d'un sujet. Olivier Garraud met en place un outil lui permettant de jouer à sa guise des proportions et registres de représentations, à partir de tracés suivant les sections des carreaux. Cette technique évoque par ailleurs à la fois la pratique du copiste, que ce temps de l'entre-deux, celui du travail dans son chantier propre au médium, ainsi qu'à l'écriture par l'image (la technique, par exemple, a sans doute été utilisée pour réaliser les dessins de Nazca).

Si le carreau de la feuille renvoie au dessin d'atelier, il est aussi celui du pixel. Dans son dessin d'animation *L'auto-radio*, l'artiste échafaude un monde digital sans accessoire, émotion ou changement d'action (une voiture roule face à l'horizon sous un ciel de synthèse). Il revisite à sa manière le genre de la peinture de paysage (composition horizontale, ligne de perspective, fuite du temps etc.) autant qu'une sensation cinématographique (l'infini, la route, les billboards). Autre référence, sous une facture d'apparence rapide (la technique du carreau conditionne un temps long de travail), et des messages à même rapidité de consommation, la pratique d'Olivier Garraud s'inscrit tout autant dans une filiation conceptuelle, celle du texte plastique de Lawrence Weiner ou des tautologies langagières de Joseph Kosuth. Si le quadrillage peut évoquer la grille d'un Sol Lewitt, elle est ici aussi celle de l'enferment des sociétés contemporaines. Comme si l'actualité n'avait aucune mémoire, l'*Office du dessin* vient définir les termes d'une rencontre à l'horizontale entre action artistique et rêve d'un monde apaisé.

Un des tropismes de notre époque réside en un usage sans tri d'internet, comme lieu de la parole publique, que cette dernière soit convoquée, commentée, déléguée, illustrée, ou source d'un savoir chimérique, mais aussi comme moteur de situations participatives pour l'individu, quel qu'il soit dans ce système horizontal. Invité au commentaire permanent, le quidam peut s'inventer sa propre légitimité, une autorité réelle ou fictive, entrer dans l'écriture de cette vaste parabole d'opinions. Le dessin est ainsi envisagé tel un motif (dans les deux sens du terme). Si le simulacre désigne une apparence qui ne renvoie à aucune réalité sous-jacente, au sens du terme grec d'*eidolôn* (l'image au sens de l'idole), il s'oppose à l'icône (*eikôn*, au sens de l'image reproduite), que l'on peut traduire par copie. La copie renvoie à l'imitation du réel, sans dissimulation. Tandis que la simulation remet elle en cause la différence du vrai et du faux, du réel et de l'imaginaire. « Le simulacre est vrai » nous dit Baudrillard : « le secret des grands politiques fut de savoir que le pouvoir n'existe pas. Qu'il n'est qu'un espace perspectif de simulation, comme le fut celui, pictural, de la Renaissance ». Convoquant une écologie riche d'autorités économiques (slogans) comme politiques (paraboles) les dessins viennent activer, telles des énoncés performatifs, une pensée dans sa mobilité. Celui qui les regarde peut prendre part à la réflexion et, ce faisant, déplacer la question de la passivité sur le terrain de l'esthétique.

La question de l'instrumentalité du langage et du trait est ici centrale. Le dessin est le lieu de la transformation, de l'entropie – en théorie de l'information le terme qualifie la quantité de données délivrée par une source. Olivier Garraud nous parle du sens perdu, de l'obsolescence accélérée de notre système de pensée. Il l'autopsie, revisite cette récente révolution post digitale, qu'il transpose dans le champ artisanal du dessin.

Dans un son essai *Pourquoi travailler ?* (2009), Liam Gillick définit l'artiste comme celui qui a « pris la décision spécifique d'agir dans une zone exceptionnelle ne produisant pas nécessairement quelque chose d'exceptionnel ». L'espace des dessins d'Olivier Garraud, comme celui d'internet, échappe à la gouvernance ordinaire. Ici se télescopent art contemporain et culture populaire, monde tertiaire de la fiche bristol, espace public et domesticité, pratique *low-tech* et langage post-médium. Formant un rhizome de signes et de formes syncrétiques, ses dessins évoquent aussi la forme des *breaking news*, une autorité produite tant par celui qui l'émet que par sa synthétisation. Ce sens de la formule, du *storytelling* traverse le travail. À l'image d'un monde aux apparences trompeuses, l'usage du crayon semble signer le constat d'échec du médium internet. Karl Kraus induisait déjà le formatage de l'information par la langue. Faut-il quitter le *software* pour être entendu ? Ce retour au geste et à la main s'inscrit à rebours de l'utopie progressiste relayée par des technologies se renouvelant sans cesse et de plus en plus vite, jusqu'à obsolescence.

Trouver sa place dans un village global, occuper le terrain dans ces espaces physiques et mentaux, tel pourrait être le postulat de l'exposition. Olivier Garraud se fait l'archéologue, l'archiviste d'un monde déjà périmé. Faisant entrer dans l'espace de l'art le matériel d'une sous-culture mouvante et malléable, telle une mémoire collective immédiate, l'*Office du dessin* semble protester contre l'oubli.

1. Roland Barthes, *Leçon inaugurale*, 1977.



Olivier Garraud, *Étant donné la situation nous ne changerons rien*, 2019. © Rebecca Fanuele

**ENTRETIEN AVEC OLIVIER GARRAUD
VALÉRIE TOUBAS ET DANIEL GUIONNET
POINT CONTEMPORAIN #15
2020**

Les premiers gestes du dessin pour beaucoup d'entre nous ont été de suivre les lignes du quadrillage d'une feuille de papier, de donner forme à des configurations géométriques et pour les plus experts de réussir des motifs complexes. Un jeu apparemment innocent appris sur les bancs d'école qui, outre le fait de combler l'ennui, permettait de s'essayer au dessin, un dessin très codifié, normé même, auquel les plus doués inventaient de nouvelles règles. C'est dans l'enfermement de ces règles tacites de suivre les lignes, de respecter l'uniformité des carrés, de coloriser seulement leur intérieur, qu'Olivier Garraud a développé un langage de liberté. Liberté dans l'esthétisme, mais aussi dans un plan d'ordre politique, et pourrions-nous même dire, d'une certaine logique morale. Au sens où l'ordre, politique et social, est devenu un modèle à enfreindre pour l'épanouissement des individus. À l'ordre démocratique aliénant du carreau, identique, de la grille normée, Olivier Garraud a su donner le pouvoir de l'image et des mots, qui font sens.

Quelle est cette première impulsion qui te fait prendre un crayon à la main ?

J'ai toujours dessiné. Comme beaucoup je faisais des petits dessins dans les marges des cahiers ou des feuilles de cours. Maintenant je travaille quotidiennement dans l'intimité du carnet. Un travail sans contrainte et sans regard extérieur pour lequel je n'ai pas besoin de me demander si ce que je fais est bien ou pas. C'est un excellent moyen de laisser ouvertes toutes les potentialités qui peuvent surgir spontanément, car parfois ce que je fais est de l'ordre du gribouillage ou du pense-bête.

À quel moment sens-tu qu'un motif peut faire œuvre ?

Je n'entame jamais un dessin si je n'ai pas une idée derrière la tête. Le dessin est le médium qui m'éloigne le moins de l'idée. Avant que je ne donne son nom à la série *L'Office du dessin*, j'ai commencé à agencer mes intentions suivant un protocole précis, en me servant de la matrice d'un quadrillage pour former une composition et exprimer de manière très simple et efficace mon sujet. Rétrospectivement quand je regarde mon parcours, j'ai toujours aimé le sens des mots, des fables, des contes et des fictions comme les films de John Carpenter ou de Georges Romero, entre autres. Ces blockbusters proposaient des critiques acerbes du tournant que prenait la société. Ces réalisateurs tout en assumant une esthétique hyper frontale, offraient plusieurs niveaux de lecture de leurs films. Ils pouvaient faire un film avec des extraterrestres, des zombies et en même temps avoir cette réflexion aiguë sur la société de consommation ou une critique antimilitariste... Comme eux, j'aime la possibilité d'assumer une esthétique qui m'est propre, sans détour avec ces panneaux, ces figures policières, et en même temps laisser la possibilité aux spectateurs d'appréhender mes dessins, par le biais de l'humour notamment. La façon dont j'ai absorbé ces films qui attisaient ma curiosité a été très inspirante dans ma façon de mettre en dessin mes idées. J'essaye toujours d'une manière un peu détournée d'amener le regardeur à une forme de réflexion.

***L'office du dessin*, un projet plus politique, plus analytique, résulte de cette volonté...**

Quand j'ai commencé la série, je ne savais pas qu'elle prendrait cette dimension-là. Ce n'est que progressivement que j'ai perçu le tournant que prenait mon travail. Je lui ai donné ce nom parce que je voulais pouvoir épouser tout ce que l'on pouvait considérer comme du dessin, de l'esquisse jusqu'au dessin technique et même à l'animation. J'ai commencé de manière très affirmée avec le dessin *Fils de pute*, me disant que cela avait une dimension cathartique de libérer la parole. Une manière de rendre aussi une parole à tous ceux qui se trouvent en bas de notre société pyramidale.

La question de l'échelle que posent tes dessins participe à rééquilibrer la parole.

Le premier dessin de la série date de 2016 il reprenait trois sentences clichées dans trois bulles sur un format A4 : *C'est la faute de la société*, *Je ne peux pas me plaindre*, et *C'est bien légitime*. L'idée était de mettre en correspondance ces trois phrases et de les porter aux yeux du regardeur. Il est important

pour moi de viser juste tant dans l'esthétisme des œuvres que dans le contenu. Paradoxalement si mes œuvres étaient toujours directes, les gens ne les regarderaient pas. Ce n'est pas toujours possible d'être complètement frontal. Il faut trouver le bon dosage. Je suis très attentif à la manière dont le public aborde mes dessins, ce qu'ils peuvent susciter comme réflexions ou réactions. Je souhaite que tous puissent s'en imprégner.

N'y a-t-il pas là une dimension militante avec des dessins qui reprennent la forme de panneaux ou de pancartes ?

Les dessins que j'ai exposés à la Petite Galerie de la Cité internationale des arts ont la forme des panneaux qui mettent en avant un message. Avec leurs deux pieds, ils diffèrent des pancartes que portent les manifestants lors des rassemblements. Il y a plutôt une volonté d'affirmer un message à l'instar des propos « officiels » que peuvent tenir des hommes politiques. Des messages qui sont issus de leur propre technique argumentative qui se perd dans leur contradiction ou dans leur manière d'associer des vocables comme libéralisme et liberté. J'essaie de grossir le trait autant que possible, ce n'est pas si évident tant l'exécutif du moment est déjà caricatural.

Avec la volonté de faire une critique politique ?

Je suis sensible à tout ce qui peut se produire depuis plus d'un an et notamment en France. Il est indéniable qu'il se passe des choses horribles et que l'on nous assène en permanence des contrevérités. C'est à la fois tellement hallucinant et médiocre que c'en est insultant, le climat actuel est vraiment inquiétant. Par mes dessins, j'essaie d'amener une lecture à chaud de tout cela. Une lecture qui me vient du suivi de l'actualité, mais aussi de films, de livres tels *1984* d'Orwell ou *Le bien commun* de Noam Chomsky, les livres de La Fabrique édition ou de bandes dessinées comme celle de Robert Crumb... J'aime toutes les pensées qui développent une vision qui permet de mieux comprendre le monde dans lequel on vit et les voies que l'on prend, ou que l'on pourrait prendre. Par le dessin j'essaie de partager mon propre regard avec une posture qui elle celle de l'essayiste en développant des pistes de réflexion. Il y a une franchise dans le dessin, un lien direct qui fait qu'il délivre avec force son contenu. À la différence d'un ouvrage de 300 pages où il est possible de développer ses idées, mais avec une accessibilité plus réduite, le dessin est bien plus direct. Il me permet de parler avec sensibilité et humour de sujets graves.

Une gravité que tu nous fais ressentir par les thématiques de l'enfermement, du conflit, du combat même ?

Mon exposition précédente s'intitulait *L'office du dédain*. J'ai exposé à la Petite Galerie de la Cité internationale des arts, trois dessins de celle-ci, dont celui avec l'enseigne *Sans issue* qui représente un supermarché. Il fait directement référence à un recueil de bandes dessinées de Robert Crumb, dont les histoires racontent une société désespérante. De par leur processus de construction à partir des tracés géométriques, ces dessins ont forcément une forme de frontalité et de rigidité. Ils ont surtout cette particularité, tout en étant apparemment très simples, de donner plusieurs degrés de lecture. J'essaie de faire en sorte d'être raccord avec les mutations de nos sociétés. Il suffit d'entrer dans ces grands magasins où l'on remplacera bientôt toutes les caissières par des caisses automatiques le seul contact humain qui restera bientôt sera celui des agents de sécurité... on peut dire la même chose des nouveaux portiques sur les quais de gare, qui permettent de gérer la foule. Cela m'a immédiatement fait penser à des checkpoints, fini les adieux cinématographiques. Mes dessins parlent de ces mutations dans leur esthétisme même tout autant que dans leur motif : sablier, piège, roue de hamster...

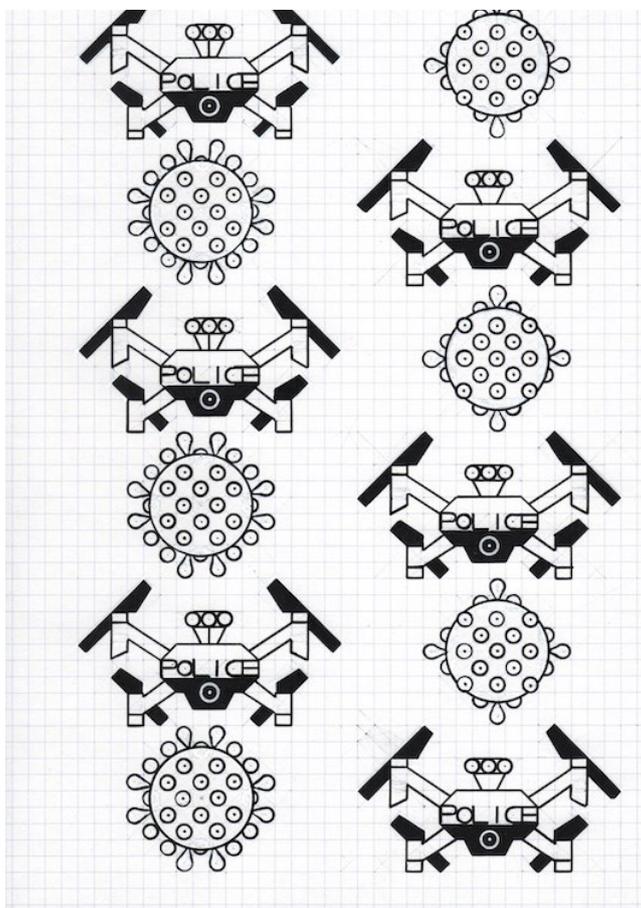
Une trajectoire que prend la société que semble relater ta vidéo *L'auto-radio*.

La vidéo s'est construite sur une longue période, à la suite de réflexions personnelles sur le sens des mots, à la lecture du livre de Marie-José Mondzain *Confiscation des mots, des images et du temps* et à l'écoute intensive de la radio pendant plus de 6 mois. L'animation a finalement pour point de départ les événements du 1^{er} mai 2018. Elle a été construite à partir des informations diffusées lors d'une matinale qui y était consacrée. Entre les lignes, la météo et des résultats sportifs les intervenants sous couvert d'objectivité

partage une vision de notre époque accablante et n'engage surtout à aucune réflexion. L'émission faisait initialement 1h30, je l'ai condensé à un peu plus de 7 minutes. Le dessin pour moi ne se limite pas à la feuille de papier, il doit pouvoir se décliner en animations et en volumes, car comme je le l'ai déjà dit ce sont les idées qui priment pour à mon sens. Je peux donc mettre ces productions dans une exposition au même plan que les dessins. Je travaille à partir de ce que je sais faire, mais je me pose aussi la question de la limite du médium. Je m'essaye à d'autres expériences qui appartiennent au domaine du dessin. Le *wall drawing* à la Petite Galerie par exemple me permet de mettre en correspondance les dessins. Cela crée un effet visuel intéressant tout en révélant ce que le dessin a de plus essentiel pour moi, de plus graphique, être en mesure de représenter avec peu d'éléments.

Ton dessin est exécuté malgré l'ampleur des surfaces avec des mines très fines, même pour les « remplissages »...

Sauf pour les *wall drawing*, je travaille effectivement avec une mine d'un millimètre de diamètre, quel que soit le format de la feuille de papier. Si mes séries précédentes pouvaient avoir un caractère plus pictural avec des repentirs, des déchirements de feuilles, des aléas, mes dessins sont désormais beaucoup plus rationalisés bien que je leur donne aussi de la vie en y laissant les traits de construction. À l'ère du numérique où un simple contrôle z permet de revenir en arrière, j'accorde de l'importance à l'erreur, au manque, ce qui n'impose pas des prouesses pour faire comme aux premiers temps de l'informatique, quelque chose qui a de la gueule. À vouloir trop de technologie, on perd cette spontanéité, j'assume volontiers un rapport *low-tech* dans ma pratique. Un souci d'efficacité, voir de rentabilité aurait voulu que je travaille pour mes dessins de panneaux avec une brosse, or je préfère prendre mon temps, cela m'offre un moment de réflexion supplémentaire et donne en définitive un noir plus intéressant. Je compose mes formes en travaillant les carreaux et ses diagonales, en notant le milieu en faisant des croix à partir de l'intersection des lignes pour plus de précision. Un message « autoritaire » sur un panneau fait avec une pointe d'un millimètre a une dimension absurde qui trahit cet autoritarisme idiot et ces pensées toujours plus délétères auxquels on tente de nous soumettre.



Olivier Garraud, *L'Office du dessin*, numéro 217, A4, 2020.



Olivier Garraud, *Made in China*, 2021. © Germain Herriau



Olivier Garraud, *Les Panneaux*, exposition *Desperanto*, Zebra3, Bordeaux, 2021. © Fanny Trichet

BLACK ATLAS, LES EFFIGIES FANTÔMES
FRÉDÉRIC EMPROU
2016

*Le territoire du crayon*¹, le titre du célèbre ouvrage de l'écrivain Robert Walser pourrait drôlement introduire le travail plastique d'Olivier Garraud tant le dessin et les carnets y occupent une place cruciale, relevant à la fois d'une attitude comme d'une activité continue. S'inscrivant dans la tradition du comics américain et questionnant une certaine mythologie de l'image, les pièces de l'artiste puisent dans la veine satirique de Robert Crumb ou s'influencent de la production de David Shrigley, ainsi qu'à travers la filiation codifiée du dessin de presse et de l'univers du rock'n roll. Plus qu'un glissement entre basse et haute culture, il est plutôt question ici d'emprunter des représentations offrant le cadavre exquis ou des jeux de renversement de l'interprétation. Glaneur et observateur ironique de la société, Olivier Garraud revendique le rapport analogique et *low tech* au monde qui l'entoure comme une façon narquoise de poser son regard sur celui-ci. Volontiers grinçantes, ses productions participent du détournement généralisé de signes empruntés au réel ainsi qu'à une sphère médiatique et contemporaine. Si un tel travail s'alimente en partie par l'usage élargi du crayon, celui-ci développe prismes et compilation d'icônes par le biais de séquences animées, d'installations mixtes ou d'accrochages muraux.

Tel que le ferait un Raymond Carver du début du XXI^e siècle, de par ce corpus empruntant au quotidien, c'est à travers la pose du mémorialiste involontaire que l'artiste dresse le tableau d'un *zeitgeist* désenchanté. Explorateur de l'inconscient collectif, Olivier Garraud amalgame les indices racontant en filigrane la société de consommation, la solitude urbaine, le *branding*, la religion et l'athéisme...

La typographie, le slogan ou la citation constituent les prétextes à un album qui fait défiler textures et sources hétérogènes sur fond d'écroulement des idéologies. Entre idée de croyance et référence à l'« ère du soupçon », l'artiste ausculte le climat ambiant et développe un paysage absurde sur le mode d'une boîte noire qui évoquerait autant de fables à l'heure d'Internet et des décennies qui suivirent la chute du mur de Berlin. Son *wall drawing* planisphère où sont répertoriés les Losers et les Wieners cristallise à la fois une lecture du monde où les hégémonies géopolitiques ne tiennent qu'à une faute de frappe. Couleurs apparentes et primitivistes, intitulés erronés et stratégie de l'approximation, l'esthétique délibérée de l'a peu près se conjugue au décalage des repères, comme Poing pied mettant en scène le signe des Black Panthers et d'I want you ou Babies please don't go fabriquées en papier attrape tue mouches. Plongeant dans les méandres de l'imaginaire occidental, Olivier Garraud s'appuie sur le registre du dérisoire et d'un domestique mutant, à l'instar d'arbres à dollars Arbre monde, loterie sacrée ou de tapis en peau de vache arborant une citation célèbre sous le mode du calembour publicitaire et décoratif. Les idées de syncrétisme et d'écosystèmes deviennent dès lors des phénomènes témoins à la façon de processus subliminaux comme sa parure indienne, ornement spectral et trouble, symbole diffus et test de Rorschach hypothétique.

Si l'artiste se défend de la critique engagée au long cours, il préfère glisser entre effets potaches et humour vache : un mauvais esprit qui va de pair avec une écriture blanche et intime qui procède par le non dit et la suggestion.

Thématiques récurrentes, les cycles et les tautologies qui déraillent font agréger pêle-mêle les motifs au travers de cette logique de l'éclatement : *heroïc fantasy*, série B, théorie du complot ou franc-maçonnerie comme autant de fils narratifs et improbables qui font se rencontrer la pomme d'Apple, un demi-dieu artiste, les oiseaux d'Hitchcock... Reprenant les trames d'un atlas warburgien où accroches et fragments se diffusent en échos, les tracés au noir d'Olivier Garraud délivrent autant d'ombres sur papier que d'espaces célibataires, autant de lieux qui figurent l'écran de nos vies blanches. Une pratique foutraque et iconoclaste du dessin, dosée et distillée avec humour à froid.

1. Robert Walser, *Le territoire du crayon*, Microgrammes, éditions ZOE Poche, Carouge, 2013.



Olivier Garraud, *L'Office du dessin*, numéro 223, A4, 2020. © Benjamin Roi

À PROPOS DU PRIX DES ARTS VISUELS DE LA VILLE DE NANTES

Le dispositif du Prix des Arts Visuels de la Ville de Nantes distingue chaque année des artistes de la métropole Nantaise, en leur offrant de la visibilité et des aides sous forme de bourse et d'expositions. L'accompagnement de la scène artistique nantaise, de l'émergence de nouveaux talents à la consolidation de parcours d'artistes est un axe fort de la politique de soutien aux arts visuels de la Ville de Nantes. Ce prix existe depuis 2002. 77 artistes en ont bénéficié. En 2022, le Prix des Arts Visuels célèbre ses 20 ans. En cette occasion, le public est invité à découvrir l'ensemble des artistes récompensé-e-s à travers des expositions, des rendez-vous et des œuvres pérennes visibles à tout moment dans la ville.

SITE INTERNET

<https://metropole.nantes.fr/prix-arts-visuels>

PROGRAMME

<https://fr.calameo.com/read/004590458360b59951d88?page=1>



Olivier Garraud, *Des pieds et des poings*, 50 x 25 cm, plâtre peint, 2014
Exposition *Lauréats 2013, du prix des arts visuels de la ville de Nantes*,
L'atelier, 2015, Nantes. © Germain Herriau

RDV

Galerie d'art contemporain

ADRESSE

16, Allée Commandant Charcot, 44 000 NANTES
Tramway ligne 1, arrêt Duchesse Anne ou Gare SNCF Nord
Busway ligne 4, arrêt Duchesse Anne
Lieu accessible PMR

HORAIRE D'OUVERTURE

Du mercredi au samedi (hors jours fériés)
De 14h à 19h
Entrée libre et gratuite
Visites guidée gratuites pour les groupes sur réservation

CONTACT

02 40 69 62 35
galerierdv.com
@galerie.rdv

ÉQUIPE

Président :
Jean-François Courtilat
courtilatjf@gmail.com

Coordinateur et chargé des expositions :
Pierre Fournier Le Ray
coordination.rdv@gmail.com
02 40 69 62 35

La galerie RDV reçoit le soutien de la Direction des Affaires Culturelles des Pays de Loire, du Conseil Régional des Pays de la Loire, du Conseil Départemental de Loire-Atlantique et de la Ville de Nantes.
Cette exposition reçoit le soutien de la Ville de Saint-Nazaire.